

CORRIGE DE LA DISSERTATION SUR CIORAN /

Sophie Astier Vezon (Lycée B. pascal, Clermont Fd)

La force est l'une des sept vertus théologiques (avec la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice, la Prudence et la Tempérance), autant de vertus qui permettent d'assurer son salut au chrétien. Botticelli la représente en 1470 sous une forme allégorique, celle d'une jeune femme dont le haut du corps est couvert d'une armure, installée sur un trône richement décoré, tenant entre ses mains un bâton de commandement. La Force se trouve donc ici associée à la jeunesse, la féminité, le courage, la capacité à agir, voire même à l'autorité. **Mais que devient cette vertu quand elle se trouve face à des circonstances concrètes, celles de l'existence humaine sur Terre ?** Telle semble être la question sous-jacente que se pose Cioran lorsqu'il écrit sous forme aphoristique que « **vivre, c'est perdre du terrain** ». En effet il replace la question de la force sur le terrain de l'existence humaine, en insinuant que le seul fait de vivre ici, d'être vivant, pourrait être considérée comme **une perte et une dépossession, remettant en cause l'existence même d'une force vitale nous permettant de résister aux épreuves de la vie**. En effet, la forme percutante de l'aphorisme associe directement le verbe « vivre », via le verbe « être », à l'idée de « perdre du terrain », sans possibilité de nuance ou d'alternative. Qu'il s'agisse de « (sur)vivre » au sens faible, c'est-à-dire subvenir à ses besoins par instinct ou par habitude, ou de « vivre » au sens fort (exister), c'est-à-dire prendre conscience de sa vie et lui donner un sens, il est vrai que nous ne choisissons pas d'être jetés dans une telle situation et que nous devons « faire avec » ; **la condition humaine s'accompagne nécessairement d'un phénomène de déperdition de la force de vivre face aux nécessités du réel**, ce qui peut donner l'impression de devoir toujours lutter, voire de perdre ce que l'on croyait posséder, de régresser. Quand les choses ne se passent pas comme nous le souhaitons, il faut faire un effort sur soi-même pour (re)trouver la force de vivre. Chacune de nos œuvres parle d'ailleurs de ce qui peut nous décourager en rendant la vie plus difficile : la perte des illusions, celle de l'être cher, la maladie, l'exil etc. Cependant, le mot *vita* en latin vient du mot *vis* qui signifie la force. **Il peut y avoir force sans vie mais pas de vie sans force**. Chacun peut donc trouver en soi la capacité physique ou psychique de persévérer dans son être pour survivre ou mieux vivre sa vie, se donnant alors les moyens de s'affirmer et de conquérir de nouveaux espaces. Ainsi, en nous appuyant sur « Le Gai Savoir » de Nietzsche, « Les Contemplations » de Hugo et « la Supplication » de Alexievitch, nous nous demanderons en quoi le seul fait d'avoir à vivre / exister peut entraîner un phénomène de déperdition de nos forces ; cependant, l'existence humaine peut être aussi l'occasion unique de surmonter les obstacles, et même de gagner en force morale, ; au demeurant, cela ne veut pas dire qu'il faut refuser la réalité qui nous afflige : la reconnaître comme telle est encore le meilleur moyen de la dépasser.

** Tout d'abord, il est vrai que **nul n'a choisi de vivre** et que chacun se trouve jeté dès la naissance dans une situation qu'il n'a pas choisie, situation à l'intérieur de laquelle il va devoir **trouver les moyens de subsister**, de « persévérer dans son être » comme dirait Spinoza. A peine sommes-nous nés que déjà nous éprouvons des besoins et que nous devons lutter pour survivre. Ce que nous gagnons en énergie vitale lorsque nos besoins sont satisfaits, nous le reperdons aussitôt en brûlant cette énergie pour vivre, et il faut alors recommencer chaque jour le cycle naturel des besoins et de leur satisfaction, aller « gagner son steak ». Telle est la préoccupation majeure des habitants de la zone de Tchernobyl depuis la catastrophe : les « Tchernobyliens » ont dû quitter leur maison, abandonner leurs biens, leurs bêtes, sans presque rien emporter : « J'ai tout perdu, que le diable m'emporte ! Tout ! » témoigne un villageois. Le peuple biélorusse semble avoir pris l'habitude de devoir survivre à tout : la guerre, la famine, jusqu'à devoir manger n'importe quoi, jusqu'à « faire bouillir une ceinture et en respirer l'odeur » ; la catastrophe nucléaire les place face à une nouvelle contrainte vitale : apprendre à survivre, à trouver de la nourriture dans des conditions difficiles. « Tout est empoisonné ? L'important, pour nous, c'est de comprendre comment vivre maintenant » relate un couple. Pour que le corps survive, **on doit donc subvenir à ses besoins vitaux un minimum, sans quoi des pathologies se développent**. Or, c'est bien la maladie qui obsède Nietzsche dès la préface du « Gai Savoir » : « Ce pan de désert, d'épuisement, d'incroyance, de glaciation » est devenu son quotidien depuis plusieurs années et les moments de répit sont

INTRO

amorce

analyse

pbl

annonce du plan

I/ THESE = la condition humaine s'accompagne nécessairement d'un phénomène de déperdition de la force de vivre face aux contraintes du réel

a) nous sommes tous des êtres vivants contraints à (sur)vivre

rares ; les diverses maladies chroniques dont il souffre contraignent Nietzsche à arrêter d'enseigner, à quitter l'Allemagne pour des climats plus propices à sa santé, parfois à cesser d'écrire. Il parle souvent de « cette tyrannie de la douleur » et même parfois il « doute qu'une telle douleur améliore ». On pourrait alors considérer que le contexte de Tchernobyl ou les maladies chroniques de Nietzsche sont des faits hautement singuliers dans l'histoire collective ou personnelle, ce qui n'est pas faux. Mais le besoin de se nourrir, de s'hydrater, de respirer etc. reste une expérience universelle, commune à tous les êtres vivants, qui doivent chaque jour subvenir à leurs besoins. **Tel est le cycle de la vie, induisant un processus de génération et de corruption** qui inclue la nécessité de satisfaire ses besoins, faute de quoi l'être vivant risque de ne plus l'être bien longtemps. Rappelons que le corps humain peut rester seulement dix jours sans manger et trois jours sans boire... La contemplation de la Nature amène d'ailleurs Victor Hugo à méditer avec une résignation triste sur le grand cycle biologique, dans lequel ce qui meurt nourrit le vivant : « il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent », ou encore : « le ciel a pris son âme/ Pour la rendre en rayons à nos regards en pleurs, /Et l'herbe sa beauté, pour nous la rendre en fleurs ». Notons également le motif de « l'herbe verte », de « l'herbe épaisse où sont les morts ». Autant de motifs champêtres qui lui permettent paradoxalement de penser poétiquement le lien entre la vie et la mort.

* A cela s'ajoute la concurrence des autres êtres vivants : **la lutte pour la vie (*struggle for life* selon l'expression de Darwin) a toujours été, dans la Nature, le moteur de l'évolution.** Les vivants naissent et se multiplient bien plus vite que les ressources donc tôt ou tard s'engage une lutte où seuls les plus aptes parviennent à survivre et se reproduire. **La mort devient alors différenciante et se trouve comme chargée d'opérer une sélection naturelle.** La force de vivre étant en premier lieu la force de ne pas mourir, elle permet aux plus résistants de s'affirmer au détriment des plus faibles. « La vie est une lutte. Il faut toujours surmonter quelque chose » dit un témoin qui considère que le peuple biélorusse a toujours, dans son histoire, été appelé à vaincre quelque chose ou quelqu'un. Pour sa part, Nietzsche considère que **la volonté de puissance, inhérente à la vie, est un processus d'expansion et d'accroissement nécessaire** (le « zur » de l'expression « Wille zur Macht » signifiant « vers », traduisant un processus d'intensification). A plusieurs reprises, le philosophe évoque une mer démontée, une tempête qui symbolise les adversités et les épreuves à traverser (§315, 318). Au § 310, les vagues (« Welle »), « beaux monstres » qui se succèdent sans fin pour fouiller les rivages, qui se dressent aussi haut qu'elles le peuvent, qui se déchaînent et rugissent « de plaisir et de méchanceté », constituent pour le philosophe un modèle de la vie et représentent la volonté (« Wille »), le désir de conquête qui anime les hommes supérieurs. La force de vivre s'investit dans des affrontements moins périlleux chez Hugo quand il se déclare un ennemi politique, quand par exemple il croise le fer avec un marquis qui déplore sa démagogie ; mais c'est un chef d'oeuvre de rhétorique où le verbe se déploie avec grandiloquence. Rappelons qu'il a dû rester en exil pendant des années, précisément à cause de ses opinions politiques et de son opposition au coup d'état de Napoléon III. Nietzsche lui aussi **étendra le modèle du combat perpétuel au domaine de la pensée et des valeurs** : lutte des pensées entre elles, qui sont autant de forces s'affrontant de façon inconsciente. La philosophie anti-système de Nietzsche est à elle seule une tentative de renversement de toutes les valeurs, qui donne le vertige de la démolition. **Cela confirme encore l'idée d'une lutte perpétuelle des individus pour exister les uns contre les autres.**

b) La lutte pour la vie semble être la règle générale

* Qui plus est, il ne suffit pas de survivre assez longtemps, même face à la concurrence des autres, pour devenir immortel : **nul d'entre nous n'échappera à la mort, quoi qu'il en soit, car elle constitue l'horizon indépassable de toute existence.** Ce que le temps (qui ne cesse de passer) nous fait perdre tout au long de notre existence sera définitivement perdu à notre mort, car la mort signifie la fin de tous les possibles. Nietzsche utilise souvent des métaphores maritimes pour parler de l'existence, on l'a vu. Aux paragraphes 278, 279 et 282, la vie humaine est d'ailleurs comparée à un navire qui fait route sur la mer et s'achemine vers la mort. Cela peut paraître absurde, comme remarque Jankélévitch, de vivre aussi longtemps ou intensément pour devoir mourir à la fin : « *La vie un fois vécue, bouclée, accomplie, on se demande : A quoi bon ? oui à quoi rime cette petite promenade de Monsieur Un Tel dans le firmament du destin, ce stage de quelques décennies dans la vallée de la finitude ?* ». **C'est**

c) la finitude et la mort sont à l'horizon de toute vie, ce qui peut sembler absurde

une sorte de retour au néant originel qui semble rendre inutile le détour de la vie. Hugo pour sa part fait le même constat, comparant l'intensité et la plénitude du vécu au néant de la mort, en revenant du cimetière où il s'est recueilli sur la tombe de Claire, la fille de Juliette Drouet : « On arrive, on recule, on lutte avec effort... —/Puis, le vaste et profond silence de la mort ! » ; la mort semble réduire à néant tous les efforts et tous les projets humains. Au « tout » de la vie succède le « rien » de la mort. La vie ne serait donc qu'un chemin qui mènerait vers cette fin (au double sens de point final et de but). L'homme est comme poursuivi par cette ombre tout au long de son existence, confirme Nietzsche : « tous ces êtres bruyants, vivants, assoiffés de vie plongeront bientôt dans un tel silence ! Comme chacun est suivi par son ombre, le sombre compagnon qu'il emmène avec lui ! ». **La mort est ainsi une certitude (avoir à mourir un jour) qui se double d'une incertitude (quand et comment?)** : « c'est la mort et le silence de mort qui est l'unique certitude et le lot commun à tous dans cet avenir ! ». Dans « La Supplication », elle donne lieu à un inventaire morbide, sous la forme d'une liste de noms qui s'allonge chaque jour, car la mort n'en finit pas de frapper : « Chaque jour j'entendais : mort, mort.....Comme un coup de marteau sur le crâne », au point qu'on en vient à se demander qui sera le ou la suivante : « Nous nous rassemblons et nous comptons : qui est déjà mort ? ». **C'est à se demander si la vie d'un homme compte vraiment** : « un petit oiseau malveillant passa alors devant lui en gazouillant : « Est-ce que tu comptes ? Est-ce que tu comptes ? » écrit Nietzsche dans un aphorisme intitulé « Mauvais quart d'heure ». Bien que phénomène impersonnel, universel et fédérateur, comme l'illustrent les « Vanités » des frères Steenwyck au XVIIème siècle, cette « lame tranchante et transcendante »(Jankélévitch) reste **incompréhensible du point de vue du vivant**. Et cela devient d'autant plus choquant lorsque la mort touche les enfants, lesquels sont censés être les plus proches de la naissance donc de la source de toute vie. La mort d'un enfant est encore plus impossible à définir et exprimer : c'est « cette chose horrible » que tente vainement de décrire Hugo dans sa poésie. Les enfants de Tchernobyl sont encerclés par la mort et les enterrements, ils ne pensent qu'à elle et se savent condamnés à mourir prématurément : « Nos enfants ne vont pas vivre. Ils vont naître et mourir » se disent leurs parents. Et ceux-là même qui nous donnaient une raison de vivre, en disparaissant, emportent avec eux le sens et le sel de la vie, **confirmant encore la perte de ce que l'on croyait nôtre**.

* Vivre (au sens fort d'exister) implique en effet de devoir trouver un sens à sa vie d'où le risque de désillusion, de désespoir si ce sens nous est refusé ou ôté. En effet, quand bien même nous parviendrions à donner du sens à cette vie, **ce qui nous donnait une raison de vivre peut aussi nous être retiré, ce qui peut encore contribuer à nous affaiblir et la mort des autres devient tout aussi impensable que notre propre mort**. Le deuil (du latin « dolor »= douleur) est **l'affliction causée par la perte d'un être cher** ; il passe généralement par une succession d'étapes dont les premières, comme en témoigne Hugo lui-même au sein d'un seul et unique poème sans titre (IV,4) consacré à la mort de sa fille Léopoldine, sont le choc (« « Oh ! je fus comme fou dans le premier moment »), le déni (« c'était impossible enfin qu'elle fût morte») et la révolte (« je fixais mon regard sur cette chose horrible et je n'y croyais pas et je m'écriais : Non ! »). Ce deuil qui « fait l'âme obscure » est un « affreux rêve » dont on sortira plus « pâle », donc diminué dans notre force vitale. Il n'est pas anodin par ailleurs que l'ouvrage d'Alexievitch s'ouvre et se ferme sur le témoignage de deux « voix solitaires », deux femmes qui assistent à l'agonie de leur mari, transformés en « monstre » ou en « objet radioactif » par « ce fichu mal des rayons », comme si cette expérience inédite constituait l'alpha et l'omega de l'existence humaine. Le deuil est aussi une expérience qui marquera à jamais l'existence de Nietzsche même si il en parle peu : la mort précoce de son père, disparu à 36 ans d'un « ramollissement cérébral » (probablement à cause d'une tumeur au cerveau), va le hanter toute sa vie. Il a d'ailleurs l'intime conviction d'être condamné à vivre le même destin – et c'est du reste prémonitoire. Dans *Ecce Homo*, son autobiographie, il considérera qu'il a lui-même entamé un inexorable déclin, précisément à l'âge où son père était mort (c'est-à-dire vers 1880), jusqu'à son effondrement en 1889 lors de l'incident de Turin, lequel sera suivi de 9 années de dégénérescence progressive. Il écrit en 1888 : « Je suis déjà mort en la personne de mon père », comme si sa propre mort était déjà contenue dans celle de son propre père.

d) ce qui donn(er)ait du sens à notre vie peut nous être refusé ou ôté, d'où la nécessité d'en faire le deuil

** Ainsi **vivre est un lutte permanente pour rester en vie mais aussi pour trouver des raisons de vivre, qui seront autant de raisons de mourir si elles nous sont enlevées.** Pour autant, Malraux, auteur de « La Condition humaine », considérait que même si tout porte à croire qu'« une vie ne vaut rien », en revanche « rien ne vaut une vie » : rien ne peut égaler le fait d'être vivant, le néant de la mort ne pouvant en aucun cas rivaliser avec la plénitude de la vie, même si celle-ci nous semble difficile ou imparfaite. Il est vrai que la vie qui nous est donnée est une occasion unique, non seulement de sentir le plaisir d'être vivant, mais aussi de s'affirmer et de dépasser les obstacles, de partir à la conquête de l'existence que l'on veut, ce qui tend à démontrer qu'elle peut sans cesse gagner du terrain, plutôt que d'en perdre.

8de transition

* En effet, à en croire Canguilhem, **“la vie est tentative dans tous les sens” et c'est ce qui lui permet de « rayonner »**, de croître et de créer des solutions imprévisibles, tout en se ménageant des passages là où on ne l'attendait plus. D'ailleurs, si Hugo convoque de très nombreuses images dans les livres IV et V, il en est une qui rend tout particulièrement sensible **la force de vivre présente dans la nature** : les fleurs, qui reflorissent tous les printemps et qui poussent dans les endroits les plus arides et les plus inhospitaliers (« J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline », « Paroles sur la dune », « A vous qui êtes là », « Pasteurs et troupeaux »). Le poète est particulièrement fasciné par les saxifrages (« briser le rocher » en grec), ces fleurs de roches qui poussent dans des conditions très difficiles, pâles, sans parfum, dont on raconte que les racines peuvent à terme faire éclater la roche jusqu'à percer la pierre (d'où leur surnom de « perce-pierre »). Elles prouvent à elles seules que **la force, c'est-à-dire la capacité d'agir et de réagir, est inhérente à la vie, même dans des conditions hostiles.** Même après la catastrophe de Tchernobyl, on se demande s'il faut partir puisque : « Tout est si beau ici ! Tout fleurit, tout pousse. Des moustiques aux animaux domestiques, tout vit », comme si la Nature faisait de la résistance. **Tout est si plein de vie** que, pour Nietzsche, cela prouve le caractère indissociable de la vie et de la volonté de puissance, la première n'étant qu'une modalité de la seconde. On pourrait alors définir « la volonté de puissance » comme une réserve de forces qui peut surgir à tout moment, comme un **processus d'intensification de la puissance.** En effet, la volonté, ici, n'est ni une faculté séparée où le sujet se précéderait en tant que cause, ni un calcul rationnel, ni même un sentiment de manque, mais le processus d'accroissement du sentiment de puissance. A ce titre elle pourrait être comparée aux vagues (en jouant sur la proximité phonétique entre « Wille » et « Welle ») dont l'action est irrésistible et souterraine : « Avec quelle avidité s'avance cette vague, comme s'il lui fallait atteindre quelque chose ! Avec quelle précipitation terrifiante elle s'insinue jusque dans les recoins les plus profonds des rochers crevassés ! (...) C'est ainsi que vivent les vagues, — et c'est ainsi que nous vivons, nous qui voulons ! ». Vivre en ce sens, c'est bien toujours aller de l'avant, chercher à s'affirmer, à conquérir du terrain. La vie nous englobe et nous surplombe, nous ne la dominons pas, c'est elle qui nous traverse de sa puissance, c'est pour cela qu'elle est si difficile à définir mais c'est aussi pour cela qu'elle nous submerge et nous entraîne toujours plus loin. Il ne nous reste qu'à nous en saisir et à lui dire « oui » pour jouir d'un total contentement de soi.

II / ANTITHESE =
la condition humaine peut être aussi l'occasion unique de gagner en force physique / morale et de reconquérir sa liberté d'action

a) il y a aussi une force de vivre irréductible au sein de la Nature et de l'Homme

* Du point de vue humain, vivre, c'est d'abord se sentir vivant, **sentir sa présence au monde** notamment grâce à son corps, ce qui permet à tout instant de constater / d'intensifier la force vitale qui est en nous, et même d'y trouver du plaisir. *Les Contemplations*, comme *Le Gai Savoir*, sont **l'histoire d'une convalescence après le deuil ou la maladie** : la structure même de ces œuvres en témoigne. Le livre IV s'intitule « Sanctus Januarius », ce qui signifie « Saint Janvier ». Il s'agit d'un des saints patrons de la ville de Naples dont quelques gouttes de sang redeviennent liquides deux fois par an. Ce miracle chrétien est une façon humoristique pour Nietzsche d'évoquer le miracle qu'il a vécu lors de son séjour à Gênes : sa guérison après « l'hiver » de la maladie. Notons que la 1^{ère} syllabe de janvier en allemand (*januar*) est « ja », qui signifie « oui » : le titre constitue un jeu de mots en lien avec la résolution du premier aphorisme du livre IV : « je veux même, en toutes circonstances, n'être plus qu'un homme qui dit oui ! ». De même chez Hugo, les titres des deux grandes parties du recueil, « Autrefois (1830-1843) » et « Aujourd'hui » (1843-1855), séparées par « l'abîme » de la mort de Léopoldine, sont des étapes de vie et esquissent une trajectoire qui va de l'aurore de la jeunesse au crépuscule de la vieillesse puis à nouveau vers la sérénité ; à une échelle plus

b) l'affirmation et le projet de soi-même permettent de guérir et de vivre mieux

réduite, la progression du livre IV au livre V, démontre déjà un mouvement vers la renaissance et l'action, avec un titre évocateur « En marche ». La première « voix solitaire » de la *Supplication* a pu elle aussi redonner du sens à sa vie en décidant de donner naissance à un nouvel enfant : « Maintenant j'ai quelqu'un pour qui vivre et respirer ». La dernière « voix solitaire » prouve aussi à elle seule, par le seul fait qu'elle ait la force de s'exprimer et de témoigner, qu'une guérison est possible : « J'ignore comment j'ai pu revivre, je l'ai voulu. Et voilà : je ris, je parle », ce qui laisse le lecteur avec un **espoir ultime, celui d'une possible renaissance à soi-même**. L'affirmation de notre identité personnelle, le fait d'avoir un projet de soi-même est une manière d'exister encore mieux, de **devenir plus et autre chose que ce que la vie a fait de nous, donc de regagner du terrain pour s'approprier ce que au départ nous n'avions pas choisi, de façonner notre existence à notre image**. Il est alors toujours possible de ressentir « l'exultation de la force qui est de retour, de la foi ranimée en un demain et un après-demain » selon Nietzsche. C'est précisément dans le livre V que, passant de la douleur à l'épreuve et de l'épreuve à la résurrection, Hugo cesse d'être un passant pour devenir un marcheur. La force de vivre éclate alors dans la jubilation de l'écriture et la description d'un peuple qui refuse la soumission, comparable au **poète qui se relève du deuil et de l'exil** : « Quand la guerre est partout, quand la haine est partout, alors, subitement, un jour, debout, debout ! ». Hugo se redéfinit ici comme le défenseur des opprimés, comme l'auteur des *Misérables*, et retrouve une verve satirique à l'opposé de la plainte élégiaque du livre IV. Il se peint en homme qui marche face à l'adversité. Le poète qui affirmait au début du livre IV ne plus pouvoir écrire ni travailler, se révèle à nouveau engagé et tendu vers l'avenir : « je hâte l'heure / De ce grand lendemain : l'humanité meilleure ! ».

* Si le réel ne nous suffit pas, la mémoire et l'imagination permettent d'étendre notre pouvoir de représentation, de gagner du terrain sur le temps et l'espace accordés, grâce à la *distensio animi* (distension de la conscience, toujours penchée sur le passé ou le futur), chère à St Augustin. Ce qui est encore **un excellent moyen de se libérer du carcan de la vie présente, de la prolonger au-delà d'elle-même, qu'il s'agisse de se remémorer un paradis perdu ou de rêver d'un avenir meilleur**. Victor Hugo présente précisément le recueil des *Contemplations*, dans sa préface, comme « les mémoires d'une âme » qui a traversé de multiples épreuves et qui a choisi de partager avec le lecteur pas moins de « vingt-cinq années » de son existence. Le livre serait alors le résultat de sa vie, qui « en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur ». L'écriture est alors le moyen, notamment, de faire **revivre un passé familial dont il a la nostalgie et qui tient lieu pour lui de paradis perdu** : le souvenir, « désaltérant les cœurs », agit aussi comme un « doux rayon triste et réchauffant ». Cela permet à Hugo de s'échapper quelques instants du deuil et de l'exil pour revenir à un présent révolu, qu'il n'aurait jamais voulu quitter, quand il vivait encore avec ses enfants au milieu de la nature ou à la maison. En collectant des centaines de témoignages, c'est aussi à un travail de mémoire que se consacre Alexievitch après la catastrophe de Tchernobyl, lequel doit permettre non pas d'oublier le présent au profit du passé, mais de prolonger l'existence des victimes dans le présent ; c'est **une manière de les faire revivre dans la mémoire collective donc de dépasser la mort**. Ainsi, « notre mémoire vivra tant que nous vivrons » constate un témoin, mais nous pourrions aussi inverser la formule : ils vivront tant que nous nous souviendrons d'eux. Il s'agit alors de prolonger le sens de l'événement au-delà du 26 avril 1986, de témoigner non seulement des faits mais surtout des « sentiments des individus qui ont touché à l'inconnu », pour compléter une « histoire manquée », pour que, du « monde de Tchernobyl », tout ne soit pas définitivement perdu. Réparer le mensonge et l'oubli est ici une façon de faire revivre les morts et même de **réparer les vivants**. Ainsi, la vie humaine n'est pas toujours une perte, il y a des ressources qui permettent de la faire persévérer dans son être, au-delà du présent. Cela devrait aussi permettre de préparer l'avenir : « plus d'une fois » Alexievitch a eu « l'impression de noter le futur » ; l'idéal serait donc que le pire ne se reproduise pas. Et **l'imagination peut, tout autant que la mémoire, nous aider à dépasser les épreuves et les obstacles de l'existence**, nous redonner la force d'aller de l'avant. Certains témoins croient entendre les voix de leurs proches défunts : « Parfois c'est comme si j'entendais sa voix... Vivante... » dit la voix solitaire du prologue, et, grâce à cela, elle se sent un peu moins seule. Il en est de même pour Hugo qui après la mort de sa fille croit entendre sa voix qui lui dit

c) mémoire et imagination permettent de mordre sur le passé et sur l'avenir, donc de prolonger la vie

« Viens ! » : « Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé ! / Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé ! / Attendez ! elle vient ! Laissez-moi, que j'écoute ! / Car elle est quelque part dans la maison sans doute ! ». Ici la mémoire et l'hallucination s'entremêlent pour créer une réalité où sa fille est toujours vivante, toujours là dans la maison, près de lui. Sur l'île de Jersey, Hugo s'adonnera au spiritisme pendant plusieurs années (et même quotidiennement entre 1853 et 1855), faisant de son lieu d'exil LE lieu de communication avec les esprits (dont celui de sa fille morte). Hugo restera persuadé qu'il y a « un esprit dans la table... indépendant de l'homme » (*Le livre des Tables*). L'esprit de la Mort lui aurait même alors ordonné : « deviens la lettre, deviens le verbe, deviens la vie ; venge-toi, plomb, venge-toi du cercueil »... Le contenu des « révélations » des morts influencera donc profondément le contenu des livres V et VI des *Contemplations*, comme si la vie et la mort se répondaient et pouvaient dialoguer, le regard tourné vers « l'azur d'une vie meilleure ». Le « monologue sur ce dont on peut parler avec les vivants et les morts » de Alexievitch semble ici en être l'écho.

** Pour autant, il ne faudrait pas que cette évasion de la conscience, vers le passé remémoré ou le futur imaginé, se transforme en fuite en avant et conduise à une déni de réalité. Car pour combattre un ennemi ou un obstacle, encore faut-il le (re)connaître. **Il ne s'agirait ni de perdre pied, ni de perdre du terrain, ni de perdre la face ni de se voiler la face** ; il faudrait plutôt accepter et intégrer les épreuves pour mieux les dépasser. Telle serait alors la seule leçon de vie à retenir pour progresser : « Appris à l'école de guerre de la vie : ce qui ne me tue pas me rend plus fort », comme nous l'enseigne Nietzsche au § 8 du *Crépuscule des idoles*.

§ de transition

* Il faut tout d'abord préciser que **fuir ou nier le réel risquerait de nous illusionner sur la vie sans jamais nous y adapter**. Ce que Freud appellera « déni de réalité » ou ce que Sartre désignera comme « refus romantique » ou « mauvaise foi » est en effet **inefficace si l'on cherche à changer son monde ou sa vie**. D'ailleurs l'absence de réaction de la majorité du peuple et des autorités russes lors de la catastrophe de Tchernobyl est probablement liée à l'ignorance des enjeux mais aussi à l'aveuglement idéologique. L'événement conjoncturel apparaît rapidement comme l'accélérateur et le symptôme d'un effondrement structurel du système soviétique, provoquant ainsi une prise de conscience rétrospective chez certains témoins : « Nous vivions dans notre monde illusoire ». C'est aussi pour Nietzsche une illusion idéaliste, une illusion des « arrière-mondes », de croire, comme le font les métaphysiciens, les scientifiques ou les croyants, à l'existence d'un autre monde (celui des idées, de la vérité absolue, du divin), car, n'acceptant pas celui-ci, **ils se consolent en imaginant une transcendance, un idéal, un absolu qui leur permet d'oublier la réalité physique**. Nietzsche critique pour la même raison le romantisme, « tout ce tumulte romantique et ce méli-mélo des sens qu'aime la plèbe cultivée, avec ses aspirations au sublime, à l'élevé, au biscornu ! ». Il décrira Hugo comme un « phare au bord de l'océan de l'Absurde »... Et Hugo se décrit lui-même dans la préface des *Contemplations* comme « un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion », comme s'il s'agissait du cheminement nécessaire de toute existence : s'arracher à ses propres illusions pour devenir plus fort.

III/ SYNTHESE = c'est en prenant conscience de nos faiblesses qu'on devient plus fort

a) le déni de réalité ne permet pas de dépasser la difficulté, seulement de la fuir

* D'ailleurs, **c'est la conscience de pouvoir perdre quelque chose ou quelqu'un, voire la vie elle-même, qui lui donne toute sa valeur et toute son épaisseur**. Il faut donc reconnaître ce que nous avons perdu ou risquons de perdre un jour, si nous voulons nous donner une chance de progresser. **Comme dans la technique du clair-obscur, la conscience de la finitude et de la mort mettent en lumière la vie, lui donnent du relief et du sens**. Si nous étions immortels, il n'y aurait aucune urgence existentielle à choisir ou réussir notre vie. Il faut donc bien qu'il y ait séparation de la vie avec elle-même pour qu'elle puisse prendre conscience d'elle-même, la vie en tant que telle ne pouvant pas d'elle-même se totaliser et s'apercevoir, si ce n'est à partir de ce qui la nie ou la met à l'épreuve. La lumière chez Hugo est d'ailleurs indissociable de l'ombre, même si elles s'opposent et ce qui l'intéresse, plus précisément, c'est **la lueur, c'est-à-dire la lumière qui précisément sort de l'ombre** : synonyme d'espoir, elle nous émeut dans « Lueur au couchant », écrit en 1855, car ici Hugo

b) la possibilité de la perte ou de la mort est ce qui donne de l'épaisseur et de la valeur à l'existence

songe aux journées commémoratives des Trois glorieuses de 1840, une révolution qui certes rappelle celle de 1789 mais semble aussi donner l'espoir d'une autre à venir (celle de 1848). **La lueur de l'aube, plus que tout autre, venant de la nuit et annonçant le jour, pourrait être le symbole de l'existence humaine**, mélange entre-deux, pénombre entre chien et loup, d'où peut jaillir l'espoir. Même au fond du gouffre l'homme peut encore entrevoir quelque chose. Hugo aurait d'ailleurs dit juste avant de mourir, comme pour ramasser en une formule le sens de l'existence humaine, « c'est ici le combat du jour et de la nuit ». Au livre IV il n'y a que de la souffrance qui parle et c'est dans le livre V que l'exil est présenté comme « cette épreuve où je marche ». Dans son testament spirituel *Les malheureux* il fera de ses enfants les héritiers de ce combat existentiel « puisque déjà l'épreuve aux lutttes vous convie ». **L'apprentissage de l'idée de mort (réelle ou symbolique) fait donc partie intégrante de l'existence humaine**. Citant Pouchkine, un témoin qui vit en ermite dans la zone contaminée reconnaît que, depuis, il a appris à méditer : « La pensée de la mort est chère à mon âme », comme si le fait de côtoyer la mort lui avait permis d'approfondir sa réflexion sur la vie. Nietzsche, tout juste sorti de l'épreuve de la maladie, ne considère pas qu'il faille songer à la mort en permanence mais il dit vouloir « apprendre toujours plus à voir dans la nécessité des choses le beau : je serai ainsi l'un de ceux qui embellissent les choses. *Amor fati* : que ce soit dorénavant mon amour ! ». Cela revient encore à intégrer le négatif à un processus de reconstruction. Il faut aimer la vie, malgré les épreuves, être plein de reconnaissance pour elle étant le seul moyen de connaître une forme de plénitude. Ainsi, **il ne s'agit alors ni de se résigner à tout perdre (fatalisme), ni de désirer tout y gagner (idéalisme), mais de reconnaître ce que l'on a pu gagner en force morale, en acceptant ce que la vie nous a fait perdre**. L'acquiescement à tout ce qui est et à la volonté de puissance qui est en moi ne font qu'un dans ce que Nietzsche appelle l'*amor fati*. L'exhortation à aimer le tout prouve notre capacité personnelle à produire une interprétation positive de la vie à partir des épreuves qu'elle nous impose.

* **La résilience prouve ainsi la capacité d'un individu à vivre et se développer en dépit de circonstances défavorables, voire désastreuses**, à surmonter les moments douloureux de l'existence et à se développer, en dépit de l'adversité, comme un « art de naviguer dans les torrents » dira Boris Cyrulnik. Il n'y a pas de fatalité ni de rigidité de l'existence humaine comme pourrait le laisser penser la formule lapidaire de Cioran : chacun peut aménager sa vie et sa personnalité pour (re)devenir l'auteur de sa trajectoire biographique. Un sujet « mal-né » n'est pas condamné à être malheureux toute sa vie. **La métaphore de la perle dans l'huître peut être ici parlante** : celle-ci réagit à l'introduction d'une impureté dans son organisme — par exemple, un grain de sable — par un travail qui aboutit à la fabrication d'une perle. Tel est le cas de chacun de nos auteurs. L'originalité des *Contemplations* est qu'elles relatent un parcours mais qu'elles sont aussi elles-mêmes un parcours. Apprendre à vivre est le travail de toute une vie, et encore cela ne suffit pas toujours. Hugo raconte comment il est devenu lui-même, comment il a appris à vivre, non pas *malgré* mais *avec* le deuil et l'exil ; pour autant le recueil n'est pas qu'un bilan, il participe à cet apprentissage et en est une étape. **C'est en jetant un regard introspectif et rétrospectif, rendu possible par la solitude contrainte de l'exil, qu'il parvient à se reconstruire** après le deuil de sa fille. Jeter un regard ou faire une passe en arrière peut alors être un excellent moyen, paradoxalement, d'avancer (comme au rugby !). De même Svetlana Alexievitch se présente comme un témoin faisant partie intégrante de l'histoire qu'elle raconte : « ma vie fait partie de l'événement » et c'est précisément parce qu'elle perçoit l'événement de l'intérieur qu'elle est légitime pour en parler, **la subjectivité personnelle tenant lieu ici d'objectivité historique**. Dans cette même logique, Nietzsche se présente tout à la fois comme celui qui a longuement expérimenté / appris et qui, de ce fait, peut apprendre aux autres à aimer la vie : le « gai savoir » peut en effet être comparé aux « saturnales d'un esprit qui a résisté patiemment à une terrible et longue oppression » et qui voudrait enseigner aux autres hommes « la co-réjouissance ». Ainsi, **l'expérience individuelle et subjective de notre propre force de vivre face à l'épreuve du réel relève du partageable et de l'universel, même si elle n'appartient qu'à nous**. « Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi ! » : déjà la préface de Hugo nous invitait à partager la sienne.

c) chaque individu est le mieux placé pour décider du sens de sa vie, en parler, pour ensuite partager son expérience avec autrui

** Penser la force de vivre implique de comprendre à quel point toute vie est contingente, fragile voire absurde, surtout quand, à cela, s'ajoute la difficulté de vivre ou de trouver des raisons d'exister. Mais cela implique aussi de ne pas basculer dans le ressentiment, de ne pas se priver de ressentir ce que la vie nous offre, plutôt que de toujours songer à ce qu'elle nous ôte. **La force de vivre se pense alors sur fond de sa propre absence, comme si il fallait sortir du terrain de la vie pour mieux comprendre sa valeur.** L'écriture fragmentaire propre à nos trois ouvrages (aphorisme, poésie, témoignages) est donc probablement la meilleure manière de parler de la force de vivre, puisqu'elle permet d'exprimer un point de vue délimité et subjectif, sans jamais imposer une représentation définitive, close ou figée. Mais ici l'aphorisme de Cioran assimile trop rapidement la vie à une dépossession totale, ce qui ne permet pas de laisser entrevoir une autre parcelle de vérité : la capacité des êtres vivants et des humains à réinventer sans cesse des solutions et des échappatoires, voire même à se nourrir du sentiment de perte pour gagner en force et la partager avec d'autres.

Conclusion